

## CHRONIQUE

de Frédéric Denhez

Écrivain, journaliste,  
chroniqueur et conférencier.



### Je confine, donc je suis ?

À 20 heures, il faut les applaudir et, après, il faut les regarder. Au journal télévisé, les médecins sont partout. Ils savent. Mais, à parler tout le temps, à monopoliser l'information, ils ont pris leurs aises et dirigent nos vies. En fait, ils sont devenus inquiétants.

Heureusement, des voix s'élèvent, y compris parmi les médecins eux-mêmes. Pour demander, par exemple, la justification à empêcher tout le monde, à confiner chacun de nous, alors que, selon le point épidémiologique hebdomadaire du 23 avril : « Les enfants sont peu concernés par cette épidémie et représentent moins de 1 % des patients hospitalisés et des décès. Les personnes âgées de 65 ans et plus sont, en revanche, fortement touchées par cette épidémie : elles représentent 72 % des patients hospitalisés et plus de 93 % des décès. Les patients présentant des comorbidités sont également fortement concernés et représentent 79 % des patients hospitalisés en réanimation et au moins 81 % des décès. L'évolution de l'infection de Covid-19 reste favorable pour la majorité des patients, etc. » Selon le ministère de la Santé, éditeur de ce point hebdomadaire, par comorbidité, il faut comprendre, dans l'ordre : les pathologies cardiaques, l'hypertension artérielle, le diabète, les pathologies rénales et neurologiques, l'obésité.

Plutôt que de repérer, tester puis isoler d'abord ces personnes à risque, on a donc préféré assigner tout le monde à résidence. Un choix politique qu'il faudra mettre au regard de la mortalité accélérée par le confinement. Et, à un moment, quelqu'un d'un peu cynique posera la question qui dérange : les 120 milliards perdus par la France – pour l'instant – auront servi à quoi ? À combien auront été rachetées ces vies qui, compte tenu de leurs morbidités associées, n'auront pas été emportées mais hâtées vers la fin ? La pollution de l'air accélère la mort de 48 000 personnes chaque année en France, qui présentent à peu près le même tableau de facteurs aggravants que celles terrassées par le Sras-Cov-2, et pourtant, on n'a jamais dépensé le moindre milliard pour leur porter soin, ni changer l'environnement qui leur est fatal.

On me répondra que la vie n'a pas de prix, en particulier celle de nos « anciens ». Je répondrai qu'on les a pourtant laissés mourir en regardant un moment ailleurs, là où les personnes âgées ont été reléguées dans des acronymes froids – les Ehpad (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) – qui ont l'avantage de masquer à nos yeux la déchéance physiologique que l'on n'assume plus. Des établissements où l'espérance de vie est, en moyenne, de 2,4 ans.

Sans doute cette forme d'autoritarisme qu'est le confinement vient-elle planter ses racines dans la peur atavique de mourir comme un vulgaire animal, qui nous ramène à l'essentiel de notre histoire, durant laquelle la première cause de mortalité était l'invisible surgissant au hasard d'une infection. Mais, le politique est allé quêmander son discernement auprès de médecins spécialistes, qu'on qualifiait avant de « mandarins ». Qui ne sont là, en France, que pour soigner des maladies. Pas pour penser la santé selon les canons de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui la définit comme tout ce qui concourt au bien-être des gens. La décision du confinement a été laissée à des ingénieurs en mécanique humaine pour qui une pandémie est avant tout une loi mathématique immuable. Qui se sont tous trompés dans leurs prévisions: souvenez-vous, 300 000 personnes devant mourir, en France, c'était certain. Après avoir vécu sous le règne des mathématiques financières, nous voici soumis momentanément à celui des modèles infectiologiques, sans pondérations sociales, économiques, culturelles, psychologiques. Sans humilité. Je confine, donc je suis? Tout, ou rien.

La santé publique, ça devrait pourtant être un maillage de dispensaires et de médecins de famille qui écoutent, réparent et repèrent, ce n'est pas uniquement des « grands professeurs » isolés dans leurs hôpitaux coupés de la recherche, des naturalistes, des cliniques privées, des crèches, des centres sociaux, des maisons de retraite, des infirmières libérales, des psychologues, des écoles et des docteurs de campagne. On ne répondra pas au Sras-Cov-2 uniquement avec un antiviral et un vaccin, mais aussi, et surtout, en repérant dans la population les misères physiologiques et en luttant fermement contre ce qui les nourrit: la malbouffe et une hygiène de vie malheureuse. On n'avancera pas tant que les médecins continueront de mépriser les vétérinaires qui savent mieux que quiconque ce que sont une zoonose et une mécanique épidémique. Tout cela, c'est de la santé publique qui est à la médecine ce que l'aménagement du territoire est à l'architecture. Encore que le risque épidémique a chuté à Paris avec le baron Haussmann.

On me répondra que la vie n'a pas de prix, en particulier celle de nos « anciens ». Je répondrai qu'on les a pourtant laissés mourir en regardant un moment ailleurs, là où les personnes âgées ont été reléguées dans des acronymes froids – les Ehpad (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) – qui ont l'avantage de masquer à nos yeux la déchéance physiologique que l'on n'assume plus. Des établissements où l'espérance de vie est, en moyenne, de 2,4 ans.

Sans doute cette forme d'autoritarisme qu'est le confinement vient-elle planter ses racines dans la peur atavique de mourir comme un vulgaire animal, qui nous ramène à l'essentiel de notre histoire, durant laquelle la première cause de mortalité était l'invisible surgissant au hasard d'une infection. Mais, le politique est allé quêmander son discernement auprès de médecins spécialistes, qu'on qualifiait avant de « mandarins ». Qui ne sont là, en France, que pour soigner des maladies. Pas pour penser la santé selon les canons de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui la définit comme tout ce qui concourt au bien-être des gens. La décision du confinement a été laissée à des ingénieurs en mécanique humaine pour qui une pandémie est avant tout une loi mathématique immuable. Qui se sont tous trompés dans leurs prévisions: souvenez-vous, 300 000 personnes devant mourir, en France, c'était certain. Après avoir vécu sous le règne des mathématiques financières, nous voici soumis momentanément à celui des modèles infectiologiques, sans pondérations sociales, économiques, culturelles, psychologiques. Sans humilité. Je confine, donc je suis? Tout, ou rien.

La santé publique, ça devrait pourtant être un maillage de dispensaires et de médecins de famille qui écoutent, réparent et repèrent, ce n'est pas uniquement des « grands professeurs » isolés dans leurs hôpitaux coupés de la recherche, des naturalistes, des cliniques privées, des crèches, des centres sociaux, des maisons de retraite, des infirmières libérales, des psychologues, des écoles et des docteurs de campagne. On ne répondra pas au Sras-Cov-2 uniquement avec un antiviral et un vaccin, mais aussi, et surtout, en repérant dans la population les misères physiologiques et en luttant fermement contre ce qui les nourrit: la malbouffe et une hygiène de vie malheureuse. On n'avancera pas tant que les médecins continueront de mépriser les vétérinaires qui savent mieux que quiconque ce que sont une zoonose et une mécanique épidémique. Tout cela, c'est de la santé publique qui est à la médecine ce que l'aménagement du territoire est à l'architecture. Encore que le risque épidémique a chuté à Paris avec le baron Haussmann.